

L'AFFAIRE DE GLOZEL N'EST PAS CLOSE

Les Fradin portent plainte en diffamation contre MM. Dussaud et Peyrony

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

VICHY, 8 janvier. — Par téléphone. — J'avais demandé un délai de quelques heures pour de dernières vérifications et « pour voir venir ». Dans la fièvre de la passion déchaînée par la controverse au sujet des fouilles de Glozel, on avait formulé plus d'insinuations que d'accusations précises. Mais le dernier pas à faire a été fait. La lettre de M. Dussaud et la déclaration de M. Peyrony traitant les Fradin — et plus particulièrement Emile Fradin — de faussaires, ont mis les choses au point.

Aussitôt que j'ai eu connaissance de l'une et de l'autre, j'ai repris le train pour Vichy, afin d'être le premier à assister à la première réaction de ceux-ci.

Une atmosphère d'une douceur étrangement pacifique régnait, ce matin, sur cette région de l'Allier où quelques briques et quelques cailloux gravés, quelques poteries et quelques bouts d'os ont fait lever comme une guerre de religion.

Guerre respectable en soi, si l'on songe quel en est l'enjeu : une possible vérité historique qui détournerait d'un coup, dans le passé, le grand courant de la civilisation méditerranéenne à ses aubes, celui du moins qu'a consacré la tradition. Mais guerre âpre, violente où les plus modérés des hommes semblent perdre toute mesure et les invectives faire office d'arguments.

Aujourd'hui, c'est dimanche, un dimanche assez exceptionnel : le dernier jour de la chasse. De Vichy à Glozel, les routes, les champs, les molles hauteurs qui flanquent le Sichon et le Vareille étaient de bonne heure sillonnés de chasseurs brûlant leurs dernières cartouches. Dès l'aube, je m'étais mêlé à eux, et, de hameau en hameau, tout en parlant « poil » et « plume », je complétais une documentation morale qui me semblait déjà ne plus comporter beaucoup de lacunes.

Ce n'est qu'à neuf heures qu'ayant troqué la peau de bique rurale contre la pelisse urbaine, j'ai filé droit sur Glozel, pour en finir. La neige de l'autre jour avait fondu et, sous un soleil atténué, la terre fumait légèrement.

Parvenu au but, je ne trouvai que Mme Fradin au logis.

— Où sont vos hommes ?

— Le grand-père est à la chasse, le père est au travail, au loin, et Emile est à la messe à Ferrières, avec les petites.

— Tâchez de me trouver le grand-père, moi, je vais chercher Emile.

Sur la route, animée comme par un jour de foire, j'ai cueilli Emile Fradin et les petites, au débouché de Ferrières-sur-Sichon. Et nous sommes revenus ensemble à Glozel. A la lunette d'approche, nous avons exploré l'horizon, en quête du grand-papa, chasseur impénitent. J'allais désespérer, quand Emile s'écria :

— Je le vois. Il revient avec mon jeune frère.

Et, quelques vingt minutes après M. Fradin arrivait.

Sans lui laisser le temps de souffler, je lui montrai les journaux accusateurs. Et si jamais cri de colère et regard d'indignation ne furent pas

joués, ce furent bien ceux qui jaillirent des lèvres et des yeux de cet homme simple et net.

— Faussaires, nous !... Un mot comme ça, il faudrait le rentrer dans la gorge de ceux qui sont assez gueux pour le prononcer !

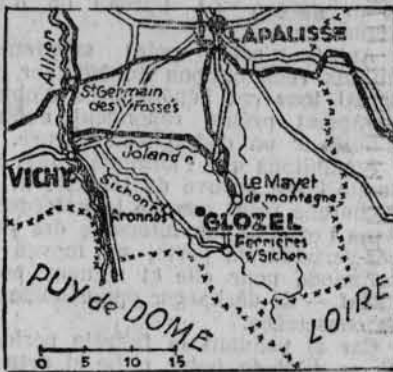
— Père Fradin, les honnêtes gens répondent à la violence par la légalité. Il y a des juges en France, pour les paysans de France, même quand ils ont à la fois la bonne et mauvaise fortune de trouver un trésor dans leur pré.

Alors, le grand-père Fradin m'a répondu :

— Je n'ai jamais eu affaire aux juges, dans ma vie, je les connais peu, mais j'ai confiance en eux. Dès ce soir j'irai vers eux.

— Il y a longtemps que je te demande de le faire ! s'est écrié aussitôt Emile Fradin, le « faussaire » officiel. On a trop supporté d'être traités comme des malfaiteurs.

— Tu as raison, mon petit. Les



vieux sont trop patients. Il ne le faut pas.

Puis, à moi :

— Si cela ne vous gêne pas, monsieur, nous profiterons de votre auto pour aller consulter l'avocat et déposer une plainte en diffamation contre MM. Dussaud et Peyrony. Il faut que cela finisse !

Les Fradin ont partagé ma voiture. Et nous sommes partis dans le soleil dont les rayons éclaboussaient gaie-ment le métal poli du capot.

Ce soir, j'ai accompagné ces hommes jusqu'à la porte de leur avocat. Comme j'allais m'éloigner, le grand-père m'a retenu par le bras et m'a dit :

— Montez avec nous, monsieur. Les Fradin n'ont jamais rien caché de leur vie et on peut toujours les écouter parler, même au confessionnal.

Je crois avoir, ce soir, entrevu beaucoup de la vérité sur Glozel. Demain, l'opinion publique sera jugée. En tout cas j'aurai tout fait pour dissiper l'équivoque.

Je ne me suis jamais porté garant de rien ni de personne. J'ai dit : il faut voir clair à Glozel, et j'y aiderai.

Si, dès aujourd'hui, les Fradin défendent avec tant de fermeté leur honneur et l'honneur de leur champ, quel esprit malin aurait pu, malgré ces paysans aisés et travailleurs qui sont toujours sur leur terre, guidant la charrue ou gardant leurs bêtes, truffier de pièces archéologiques apocryphes le champ des morts de Glozel ?

Pierre Guitet-Vauquelin.

Le Matin

09/01/1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



146921